

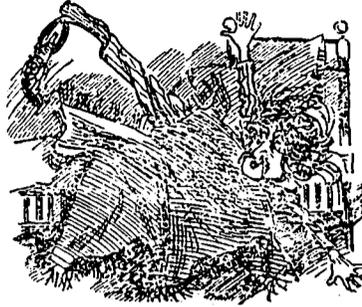
L'ORGUEIL NATIONAL



I
Minour Californien voulant
obliger son maître de pension à
l'étranger. — Tout est grand en
Amérique ; nous vous battons
sur toute la ligne.



II
Le maître d'hôtel tenant un ho-
mard vivant. — Je le fourre dans
le lit de ce Californien qui n'a
jamais vu un homard, pour voir.



III
Le Yankee qui a passé la nuit à hambo-
cher. — Aie ! Au meurtre ! Qu'est-ce qu'on
me fait ?



IV
Le maître d'hôtel. — Encore une de ces mau-
dites puces ! Est-ce que vous n'en avez pas aux
États-Unis ?

mine que lui firent ces deux dames pendant tout le reste de la promenade, dont la fin fut d'ailleurs gâtée par cet événement.

Malheureusement, on lui conserva sérieusement rancune de l'aventure, et on le lui montra de telle sorte, qu'il ne put une fois encore conserver aucune illusion sur le résultat de sa recherche matrimoniale.

Et voilà comment madame Durand fut amenée à lui dire lorsqu'il vint lui faire visite à Niort après leur retour de Royan :

— Ma foi, mon cher ami, je ne comprends rien à la malchance qui vous poursuit ici. Après trois insuccès il vous sera maintenant bien difficile de trouver dans notre région une femme qui consente — en vous épousant — à paraître moins difficile que ses rivales : c'est une question d'amour-propre pour ces demoiselles. Si j'ai un conseil à vous donner, c'est de ne pas persister à vouloir vous marier dans ce pays. Vous n'y réussirez pas. Dans une autre résidence où vos échecs passés ne seront pas connus, vous parviendrez plus aisément à le faire, car vous avez de nombreuses qualités. Patientez donc pour cela jusqu'à ce que vous soyez nommé autre part.

VI

Landry ne se fit pas répéter deux fois par madame Durand le conseil qu'elle venait de lui donner. Quelques jours le séparaient encore de la rentrée des classes : il en profita pour aller à Paris solliciter son changement.

Mais le pauvre garçon eut sans doute, pour arriver au but de ses désirs, à subir encore de nombreux échecs dans les diverses villes qu'il habita successivement, car ce fut seulement six ans après son départ de Niort qu'il fit connaissance de la femme qui devint madame Landry. C'était à Lorient où il venait d'être nommé depuis deux mois à peine. Là, chez un de ses collègues, il rencontra plusieurs fois une amie de la maîtresse de la maison, jeune fille de vingt-huit ans dont la mère était morte récemment. Le père, officier de marine, était presque toujours hors de France. Tant que sa mère avait vécu, la jeune fille n'avait pas voulu entendre parler de mariage : mais son isolement actuel tendait à modifier ses idées à cet égard.

De son côté, Landry, rebuté par tous les refus précédemment essayés, ne songeait point à lui faire la cour. En sorte que, n'étant plus gêné par le désir de plaire ni par la recherche des moyens d'y parvenir, le brave garçon se montra tel qu'il était, sans essayer de dissimuler ses légers défauts plutôt physiques que moraux : mais aussi ses qualités réelles et sérieuses ressortirent davantage et furent naturellement appréciées par une femme intelligente.

L'étonnement de Landry fut grand lorsque la femme de son collègue lui demanda s'il trouvait son amie à son goût, et lui laissa entendre qu'une demande en mariage de sa part aurait chance d'être accueillie.

— Étrange chose en vérité ! pensa-t-il : toutes les fois que j'ai voulu plaire à une femme j'ai régulièrement échoué ; je réussis seulement le jour

où je ne cherche plus à le faire. C'est comme dans un conte de fée : le bonheur me vient en dormant.

C'était le bonheur, en effet, car Landry et sa femme sont parfaitement heureux, s'estimant et s'aimant chaque année davantage. Toutefois, ils commencent à éprouver un gros souci : leur fille aînée approche de sa dix-huitième année, et il va bientôt falloir lui trouver un mari. Espérons que cette recherche n'occasionnera pas à l'heureux père autant de tribulations que lui en causa jadis la conquête d'une femme.

Cependant l'excellente madame Landry ne réalise pas, en bien des points, l'idéal absolu que rêvait autrefois le jeune professeur. Plutôt aimable que belle, elle a deux gros défauts : elle fait de la broderie et est musicienne. Mais notre héros a reconnu que les broderies ne déparaient point les vêtements de ses fillettes ; et — j'ose à peine l'avouer — il trouve vraiment des charmes au piano...

Heureuse influence du mariage !...

FR. DESPLANTES.

N'oubliez pas le nouveau feuilleton
du SAMEDI "Le Roi des Gueux." Il
commence la semaine prochaine.

Ripans Tabules cure the blues.

DEVOIR MIXTE



Le sergent recruteur pour la police montée du Nord-Ouest. — Vous ne ferez pas l'affaire. Ce bec de lièvre vous interdit nos rangs.

Le candidat. — Ah ! ça ! Est-ce qu'on s'enrole pour tuer des sauvages, ou pour embrasser des squaws ?

A BON CHAT, BON RAT

C'était le 20 janvier 1795, les Français venaient de faire leur entrée à Amsterdam. Malgré la rigueur de la saison, les habitants étaient tous sortis de leurs demeures et descendus dans les rues pour admirer cette vaillante armée.

A l'extrémité du port, du côté de l'Amirauté, s'élevait une petite maison dont l'aspect sombre et silencieux contrastait avec l'extérieur des maisons voisines. C'était l'habitation de maître Woerden.

Maître Woerden était un riche négociant hollandais.

Exclusivement préoccupé de ses affaires commerciales, il était tout à fait indifférent aux événements politiques qui se passaient alors dans son pays.

A l'heure dont nous parlons, maître Woerden était donc assis tranquillement dans un vaste fauteuil garni de coussins, devant une large cheminée au fond de laquelle brûlaient lentement quelques rares morceaux de houille.

A l'angle de la cheminée était accroupie une vieille servante dont l'embonpoint révélait l'origine flamande, et qui s'occupait, dans un respectueux silence, à repousser les petits fragments de charbons qui tombaient sur le parquet.

Tout à coup, le bruit d'une clochette se fit entendre. A ce bruit, la servante se releva vivement.

— Qui peut sonner à cette heure ? dit le vieux commerçant. Allez ouvrir !

La servante sortit, et, quelques instants après, un jeune homme entra dans l'appartement. Il jeta son manteau sur un meuble, et, s'étant approché du vieillard :

— Bonjour, père, lui dit-il.

— Comment, c'est vous. Guillaume ? je ne vous attendais pas de sitôt.

— J'ai cependant quitté Broek ce matin ; mais les routes sont tellement encombrées de troupes et de fugitifs, que nous sommes restés toute la journée en voyage.

— Et bien ? avez-vous vu Van Elburg ?

Le jeune homme but un verre de bière et s'assit, lui aussi, devant le feu.

— Oui, mon père, maître Van Elburg consent toujours à mon mariage, mais il persiste à ne vouloir donner que quatre mille ducats pour dot à sa fille.

— Ah ! s'écria Woerden en fronçant ses gros sourcils blancs ; eh bien ! il gardera sa fille et sa dot.

— Oh !... mon père !

— Taisez-vous, Guillaume ; à votre âge, on doit sacrifier tout à son amour ; et l'on dédaigne la fortune ; mais l'amour passe, voyez-vous, et l'argent reste !

— Mais, mon père, M. Van Elburg est un des plus riches négociants de la Hollande, et ce qu'il ne veut pas donner durant sa vie, il faudra bien qu'il le laisse après sa mort.

— Eh ! parbleu ! répondit maître Woerden se découvrant, je ne suis peut-être pas riche, moi aussi !

— Mais...